

JULIEN LÉONARD

Célébrer la Réformation à Metz en 1617



Les protestants fêtent en 2017 le 500^e anniversaire de la Réformation, en se fondant sur la date, hautement symbolique pour eux, du 31 octobre 1517, à laquelle Martin Luther, professeur de théologie à l'université de Wittenberg et religieux augustin, placarde ses célèbres 95 *Thèses* sur la question des indulgences et, en filigrane, de l'économie du salut chez les chrétiens¹. Même si l'on peut réfléchir sur cette notion de « Réformation », que l'on tient aujourd'hui davantage pour une époque que pour un moment précis², le besoin d'une date anniversaire a été ressenti de façon relativement précoce. Si longtemps au XVI^e siècle la naissance et la mort de Luther ont été choisies comme moments à célébrer, c'est en 1617 que le geste inaugural d'octobre 1517 est isolé, alors même que d'autres dates auraient très bien pu convenir, et c'est peut-être pour des raisons conjoncturelles que cette option est prise³.

Je voudrais donc revenir sur l'une de ces célébrations du « jubilé » de 1617, au sein de l'Église réformée de Metz. Le contexte n'est alors pas nécessairement favorable, car si aujourd'hui les Églises nées au XVI^e siècle dans la famille protestante sont unies, elles sont adversaires, voire parfois ennemies en ce début de XVII^e siècle. Observer la façon dont on célèbre le message luthérien dans une Église calviniste en 1617 n'est donc pas anodin. Les Églises réformées de France, influençant en cela celle de Metz qui leur est associée sans y appartenir, s'intéressent beaucoup dès cette époque à l'idée d'une union des protestants⁴. Les réformés allemands, notamment ceux du Palatinat en relations ponctuelles avec les Messins, sont eux aussi intéressés par l'idée de donner une image unie, notamment pour des raisons politiques : depuis 1555 et la paix d'Augsbourg, seuls les catholiques et les luthériens ont une existence légale dans le Saint-Empire romain germanique, et il est donc important pour les réformés, calvinistes, de se montrer unis aux autres protestants. Mais dans ce tableau, il faut dire que la plupart des luthériens allemands sont

extrêmement réticents à l'idée de mener des discussions avec des réformés qu'ils considèrent comme se trouvant dans l'erreur sur de nombreux points (baptême, cène, prédestination notamment).

Fêter la Réformation, et notamment le moment « 1517 », ne va pas de soi pour des calvinistes, surtout francophones, bien au contraire, mais doit être compris comme la volonté de marquer les esprits par une prédication extraordinaire, alors même que les réformés ont un rapport particulier au temps liturgique et à la fête. Lorsque la décision est prise de célébrer 1517, ce sont des sermons de combat qui sont prononcés, pour dénoncer le « papisme » et sa somme d'erreurs empêchant le salut, et pour justifier une rupture qui peut sembler gênante. Mais pour cela, les pasteurs

1 – La biographie la plus récente disponible en français est celle d'Heinz Schilling, *Martin Luther : rebelle dans un temps de rupture*, Paris, Salvator, 2014.

2 – J'emploie ce terme de préférence à « Réforme », et même à « Réforme protestante », car cela correspond mieux aux termes usités aux XVI^e et XVII^e siècles, mais permet également de désigner clairement le mouvement spécifique né de la libération de la parole à la suite de Luther. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, Genève, Labor et Fides, 2014.

3 – Pour cette présentation du contexte, j'utilise l'article de Marianne Carbonnier-Burkard, « Les jubilé de la Réforme. Des constructions protestantes (XVII^e - XX^e siècles) », dans Petra Bosse-Huber, Serge Fornerod, Thies Gundlach et Gottfried Wilhelm Locher (éd.), *Célébrer Luther ou la Réforme ? 1517-2017*, Genève, Labor et Fides, 2014, p. 217-231. Les lignes qui suivent lui sont donc largement redevables. Voir aussi le dossier spécial consacré aux célébrations de 1517 à travers les siècles dans *Chrétiens et sociétés (XVI^e - XXI^e siècles)*, n° 23, 2016.

4 – Marc Lienhard, « Controverses et dialogues entre luthériens et réformés », dans Marc Vénard (dir.), *Le temps des confessions (1530-1620/30)*, t. 8 de Jean-Marie Mayeur, Charles Piétri, André Vauchez et Marc Vénard (dir.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, Paris, Desclée, 1992, p. 281-299.

chargés de monter en chaire doivent s'emparer de certains arguments, voire les instrumentaliser, notamment celui de l'histoire, ce qui est d'ailleurs en soi extraordinaire, car habituellement les sermons réformés ne s'appuient que marginalement sur l'histoire, alors que dans le cas présent elle en est le cœur.

UN RAPPORT PARTICULIER À LA PRÉDICATION EXTRAORDINAIRE

Théoriquement, les réformés, suivant en cela les préceptes des réformateurs de Zurich Ulrich Zwingli et de Genève Jean Calvin, sont plus radicaux sur la question des fêtes que les luthériens. À Genève par exemple, où les Ordonnances ecclésiastiques de 1541 fixent une discipline ecclésiastique rigoureuse permise par l'existence d'un Magistrat acquis à la cause réformée, tout cycle liturgique est aboli. Le seul rythme est celui des prêches ordinaires, notamment ceux du dimanche. Les ministres prêchent de façon continue sur un livre de la Bible qu'ils expliquent verset par verset, parfois durant des années : c'est la *lectio continua*. La seule interruption est celle des quatre célébrations annuelles de la cène, à Pâques, à la Pentecôte,

le premier dimanche de septembre et le premier dimanche qui suit Noël : mais il s'agit toujours de dimanches, et jusqu'à l'extrême fin du XVII^e siècle, le jour même de Noël ou celui de l'Ascension ne sont pas célébrés par des jours fériés⁵.

Dans les Églises réformées de France, et dans celle de Metz également, la situation est plus complexe, par la nécessité tout à la fois de respecter la législation royale (inspirée par le catholicisme) au sujet des fêtes, et par la coexistence confessionnelle à l'intérieur même de la plupart des villes⁶. Les synodes nationaux français, et notamment celui de Vitré en mai-juin 1617, quelques mois à peine avant le jubilé, rappellent qu'il faut observer les jours chômés catholiques, pour des raisons de respect de l'ordre social et de soumission à l'édit de Nantes (1598), et que les consistoires ont la liberté d'organiser ces jours-là des prédications⁷. Les pasteurs sont conscients de ces enjeux, et s'ils reprennent volontiers le principe de la *lectio continua*, celle-ci est interrompue à de multiples reprises au cours de l'année, bien plus qu'à Genève. Ils proposent donc des célébrations spécifiques pour les jours de fête chômés par les catholiques, notamment pour ne pas donner à leurs fidèles la tentation d'aller à la messe ces jours-là. Dès la fin du XVI^e siècle, à Metz et dans bien d'autres Églises de France, Noël ou l'Ascension sont des jours que l'on fête le jour même, mais aussi, progressivement, le 26 décembre, le lundi de Pâques et celui de la Pentecôte⁸. Il existe donc beaucoup d'occasions de s'interrompre, car on doit y ajouter l'installation des anciens et des diacres, l'arrivée de nouveaux pasteurs, les temps de guerre et de contagion, même si dans les années 1610, c'est encore assez peu fréquent.

Comment l'Église réformée de Metz en vient-elle donc à prendre la décision de célébrer ce jubilé ? En l'absence des registres du consistoire, on ne peut qu'émettre quelques hypothèses. À l'échelle européenne, c'est la faculté de théologie de Wittenberg, celle où exerçait Martin Luther, qui lance l'idée d'une célébration du jubilé, au départ limitée aux États de l'électeur Jean-Georges I^{er} de Saxe⁹. Les promoteurs de cette initiative expliquent que

5 – Christian Grosse, *Les rituels de la Cène. Le culte eucharistique réformé à Genève (XVI^e - XVII^e siècles)*, Genève, Droz, 2008.

6 – Marianne Carbonnier-Burkard, « Jours de fêtes dans les Églises réformées de France au XVII^e siècle », *Études théologiques et religieuses*, t. 68-3, 1993, p. 347-358.

7 – Jean Aymon (éd.), *Tous les synodes nationaux des Églises Réformées de France*, La Haye, Charles Delo, 1710, t. 2, p. 108, art. 2 des additions aux matières générales.

8 – Archives municipales de Metz, CB 1388, copie dactylographiée de la chronique protestante messine dite « anonyme », ancien ms 867 de la Bibliothèque municipale de Metz, disparu en 1944. Julien Léonard, *Être pasteur au XVII^e siècle. Le ministère de Paul Ferry à Metz (1612-1669)*, Rennes, PUR, 2015, p. 69-85.

9 – Pour le contexte de la prise de décision, voir Marianne Carbonnier-Burkard, « Les jubilés de la Réforme... », art. cit. Les lignes qui suivent en reprennent plusieurs éléments.



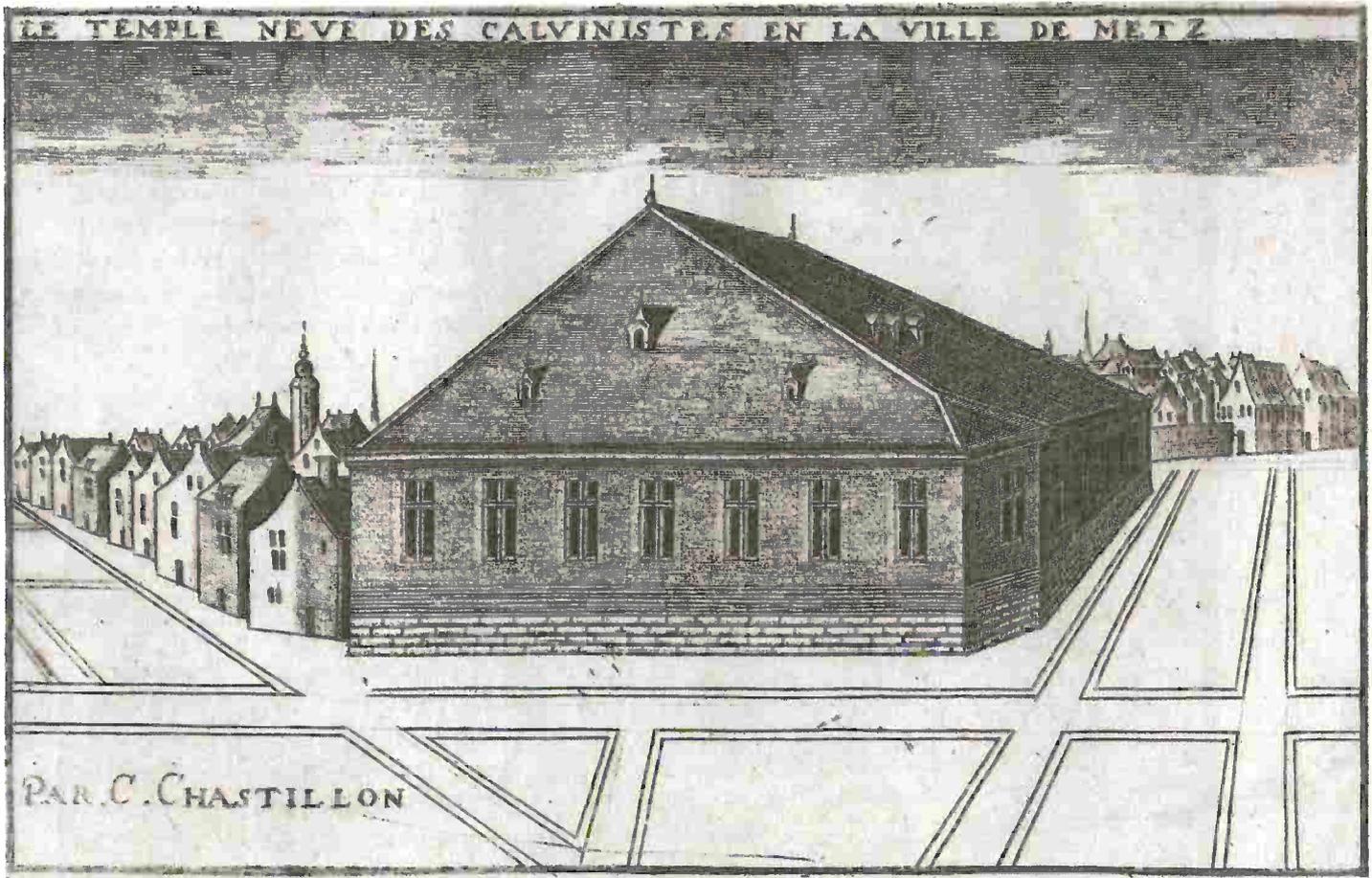
1 – Gravure anonyme représentant le pasteur François de Comblès en 1633.
Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie.

malgré la reprise du terme – d'origine vétérotestamentaire, mais peut-être aussi sous l'influence des jeux séculaires de l'Antiquité romaine – il ne s'agit en rien des jubilés catholiques institués en 1300. Au contraire même, puisque 1517, c'est la dénonciation des indulgences et du salut par des œuvres que l'on peut acheter, alors que les jubilés catholiques sont précisément construits autour du système des indulgences. L'idée est reprise, de façon peut-être opportuniste, par l'électeur palatin Frédéric V, lui-même calviniste et à la tête de l'Union évangélique qui rassemble des princes protestants de l'Empire (mais pas la Saxe luthérienne...), et qui veut se servir de cette célébration pour montrer l'unité protestante, mais aussi, donc, la proximité des réformés avec les luthériens, seuls autorisés légalement. Durant cette période de montée des tensions avec les catholiques – on est un an avant la déféstration de Prague et le début

de la guerre de Trente Ans – ce choix est éminemment politique. Dès le 11 avril 1617, l'Union évangélique fixe au dimanche 2 novembre (soit le 12 novembre dans le calendrier grégorien en usage en France et donc à Metz) un jour de souvenir, en reconnaissance pour les bénédictions apportées par la Réformation.

Il est donc très intéressant de constater que l'Église de Metz s'est jointe à cette initiative, alors même que les institutions avec lesquelles elle a l'habitude de faire corps préfèrent ne rien faire. Les Églises réformées de France ne disent en effet rien d'un éventuel jubilé au synode national de Vitré¹⁰. Genève ne se joint pas non plus à l'événement

10 – Jean Aymon (éd.), *Tous les synodes...*, op. cit., t. 2, p. 73-137.



2 – Gravure du temple des réformés de la ville de Metz au milieu des années 1610, par Claude Chastillon. Bibliothèques-Médiathèques de Metz, collections patrimoniales.

d'après les registres de la Compagnie des pasteurs, même si au niveau de l'académie, le professeur Théodore Tronchin parle très longuement de 1517 dans son discours pour les promotions 1617, dès le mois de mai, en faisant l'éloge à la fois de Luther et de Zwingli, mais en latin et devant un public limité, d'autant que son texte n'est pas publié¹¹.

11 – Nicolas Fornerod, Philippe Boros, Gabriella Cahier et Matteo Campagnolo (éd.), *Registres de la Compagnie des Pasteurs de Genève. Tome XIII (1617-1618)*, Genève, Droz, 2001, p. 330-343.

12 – Gaston Zeller, *La Réunion de Metz à la France (1552-1648)*, Paris, Les Belles Lettres, 1926, 2 vol. ; Christine Pétry, « Faire des sujets du roi ». *Rechtspolitik in Metz, Toul und Verdun unter französischer Herrschaft (1552-1648)*, Munich, Oldenbourg, 2006.

Il n'y a donc que très peu de relais hors de l'Empire, et Metz fait donc partie des exceptions. Mais les réformés de la ville pensent-ils être, justement, une exception ? Même s'ils reconnaissent sans aucune contestation l'autorité souveraine du roi de France, peut-être gardent-ils la mémoire du statut de ville libre d'Empire de Metz, théoriquement simplement occupée et protégée par les Français en 1552, et annexée en droit international en 1648 seulement¹². Peut-on considérer cette décision de se joindre aux célébrations du jubilé comme une preuve de l'attachement encore fort des Messins à l'Empire ? Nous n'avons pas suffisamment de sources pour l'attester, mais ce qui est certain, c'est que les connexions avec des États calvinistes allemands proches, comme le Palatinat électoral ou le duché de Deux-Ponts, sont très nombreuses et sans doute décisives pour ce sujet.



3 – Vestiges actuels de la maison forte de La Horgne, hors des murs de Metz, servant de temple aux réformés des villages du Pays messin (1604-1680). Collection privée.

Quoi qu'il en soit, c'est probablement le consistoire de l'Église réformée de Metz, qui rassemble les anciens, les diacres, et surtout les quatre pasteurs (alors François de Combles, Théophile Le Coullon, Paul Ferry et Gédéon de Marsal), qui prend la décision de proposer une prédication extraordinaire pour le jubilé de la Réformation. On le sait par une note prise dans un des nombreux recueils tenus par Paul Ferry. Même si la mention est assez laconique, elle montre bien la solennité du moment :

« Le dimanche 12 novembre, le Sr de Combles pasteur ordinaire prit un texte extraordinaire par avis du Consistoire pour rendre grâces à Dieu que le ministère de M. Luther avoit commencé il y avoit cent ans¹³. »

Même s'il est étrange de faire débiter le ministère de Luther au 31 octobre 1517, le fait est que les réformés messins participent au projet allemand. C'est donc le plus ancien des pasteurs de Metz, François de Combles (v. 1555-1633) [ill. 1] qui a l'honneur d'être chargé de ce sermon, car c'est son tour de prêcher cette semaine-là dans le temple de la ville qui se trouve en Chambière [ill. 2]. Il est également prévu de remplacer le catéchisme du dimanche après-midi par un second sermon. Un troisième événement est prévu, et c'est peut-être au départ celui qui était le moins en vue pour les pasteurs et les notables : il s'agit du sermon à prononcer le même dimanche à La Horgne [ill. 3],

13 – Bibliothèque du Protestantisme français, ms 774, année 1617, f° 6.



4 – Gravure anonyme représentant le pasteur Paul Ferry vers 1620.
Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie.

une maison forte qui est utilisée, de 1604 à 1680, comme temple pour les villageois du Pays messin. Devant ce public moins prestigieux, c'est le jeune Paul Ferry (1591-1669) [ill. 4] qui est chargé de l'action, et c'est là aussi le fruit du hasard, puisque les ministres de la ville vont à La Horgne à tour de rôle, tous les quatre dimanches.

Paradoxalement, c'est ce sermon qui nous est le mieux connu, car il a été le seul conservé [ill. 5]¹⁴.

¹⁴ – Bibliothèque du Protestantisme français, ms 86721.

Le sermon est numéroté, selon l'habitude du pasteur qui a commencé à le faire le jour de son imposition des mains le 1^{er} janvier 1612, et porte le numéro CCCLXXV.

Sauf mention contraire, toutes les citations suivantes sont tirées de ce document.

Il faut cependant dire que, contrairement à ce qu'il fait généralement pour ses prédications champêtres, le pasteur ne se contente pas d'une trame sur un brouillon : c'est un vrai sermon en forme, comme ceux de la ville, entièrement rédigé et appris par cœur, qu'il emporte avec lui et dont nous disposons, ce qui nous permet de savoir dans quelle perspective il aborde le sujet. Il rapporte aussi à ses ouailles dans quelles conditions il a été décidé de célébrer ce jubilé, regrettant d'ailleurs de ne pas pouvoir le faire sur trois jours comme les Saxons, car à Metz c'est impossible « en l'état auquel nous sommes [...]. Aussi faisons nous ce que nous estimons le plus convenable à la condition présente ». Défendant l'idée d'un jubilé et démontrant en quoi c'est très différent de ce que font les catholiques, il invoque très solennellement l'importance de témoigner pour « notre postérité ».

Face à d'éventuelles critiques sur les prédications extraordinaires, que l'on dénonce généralement comme étant trop proches des superstitions « papistes » et du temps révolu de la Loi et de l'ancienne Alliance, il répond :

« Certes on a estably des jours solennels du temps de la Loy, une Pasque, une Pentecoste, des Tabernacles, mais combien plus devons nous sanctifier ce temps agreable auquel il a plu Seigneur nous tirer non d'Egypte, mais de Babylone & de l'Enfer mesme, nous donner non sa Loy, mais son Evangile. »

Sans surprise, il s'agit avant tout de pourfendre le catholicisme et ses abus, et c'est le principal fil rouge du sermon.

UNE PRÉDICATION DE COMBAT CONTRE LE CATHOLICISME

Le premier objectif, aux yeux des autorités ecclésiastiques réformées, est de célébrer la rupture et de justifier la séparation avec les catholiques, souvent reprochée aux protestants par la controverse, au nom de l'antiquité de l'Église et de la succession apostolique. Pour ce faire, le passage biblique est particulièrement choisi en ce dimanche 12 novembre 1617 « pour le Jubilé de la Réformation », sans que l'on sache si on a laissé la liberté à Ferry de sélectionner, ou si c'est une décision collective, voire concertée avec de Combles. Il est révélateur que le texte soit tiré de l'Ancien Testament, comme souvent lors de circonstances exceptionnelles ou particulièrement solennelles¹⁵, mais il faut évidemment dire que c'est le sens même de ces deux versets qui a poussé à un tel choix. Il s'agit en effet des versets 9 et 10 du cinquante et unième chapitre du livre de

Jérémie, ainsi cité sur le manuscrit :

« 9. Nous avons medeciné Babylon, et elle n'est point guerie, laissez la là & nous en allons un chacun en son pays. Car son procez est parvenu jusqu'aux Cieux & s'est eslevé jusqu'aux nues. 10. L'Eternel a mis en evidence nostre Justice ; Venez & que nous racontions en Sion l'œuvre de l'Eternel nostre Dieu. »

Ces seuls versets mis en exergue du sermon suffisent à en cerner la tonalité générale : face à la Babylone romaine (une image très fréquente et stéréotypée dans le langage protestant en général), incurable de ses maladies, la seule solution pour les vrais chrétiens était bien de se séparer de l'Église, désormais incapable d'assurer leur salut, par l'accumulation d'erreurs qui étaient devenues à la longue une hérésie. Tous les éléments controversés et reprochés aux « papistes » sont au moins cités, parfois développés, en tout cas ceux qui sont communs aux luthériens et réformés.

Certains passages sont extrêmement virulents contre les catholiques, à une époque où la parole des prédicateurs réformés français est encore relativement libre en matière de controverse, en tout cas à Metz grâce au statut particulier de l'Église. Il ne s'agit pas de proposer une vision irénique du christianisme, mais bien de constituer deux camps, entre les superstitieux catholiques qui se sont détournés de la Parole de Dieu pour la remplacer par des traditions d'une part, et d'autre part de courageux fidèles qui ont fait le choix de quitter cette Babylone pour refonder l'Église en respectant les modèles bibliques. Pour cela, la présentation du monde « papiste » est volontairement simpliste et agressive, mais en insistant sur le grand scandale à ses yeux, qui est que les

15 – Françoise Chevalier, « Usages de l'Ancien Testament dans la prédication réformée au XVII^e siècle », dans Matthieu Arnold (dir.), *Annoncer l'Évangile (XV^e - XVII^e siècle)*. *Permanences et mutations de la prédication*, Paris, Cerf, 2006, p. 113-128.

élus de Dieu ne pouvaient plus faire leur salut convenablement au fur et à mesure que s'accumulaient les dogmes le rendant impossible :

« L'Église romaine estoit devenue Babylone et les saints y vivoient en captivité mesme plusieurs ne vouloient point en sortir [...]. La sophisterie l'avoit emporté sur la Theologie, Aristote sur St Paul [...]. De J. C. on ne nourrissoit le peuple que de fables et au lieu de la Parole de Dieu on ne lui proposoit que les peintures. »

Les attaques protestantes sont topiques et attendues, et Ferry ne les évite pas. Il serait trop long de faire la liste des points de controverse, mais il est révélateur que le principal, celui de la cène, de la dénonciation du sacrifice de la messe et de la présence réelle, n'est pas frontalement abordé dans ce sermon, précisément parce que l'occasion du jubilé pousse à insister sur les thèmes développés par Luther, mais aussi parce que luthériens et calvinistes ne sont pas d'accord, loin de là, sur le sujet. Évidemment, le cœur de l'argumentation repose, jubilé oblige, sur la question des indulgences, de la prière pour les morts, du purgatoire et du salut par les œuvres, des œuvres que l'on peut monnayer. C'est bien contre tout cela, à partir des abus relatifs aux indulgences, que Luther s'est soulevé dans ses thèses de 1517 et a proposé, au moyen d'une relecture des épîtres pauliniennes, une nouvelle économie du salut, reposant sur des piliers qui devaient devenir communs à toutes les familles du protestantisme, notamment le fait que le salut n'est déterminé que par la foi seule (*Sola Fide*) et que les croyances ne doivent se fonder que sur la Bible seule (*Sola Scriptura*), à l'exclusion des traditions humaines, forcément corrompues.

Le point de départ est la campagne de vente des indulgences en Allemagne pour participer à la construction de la basilique Saint-Pierre de Rome, sous la conduite du très riche, jeune et ambitieux Albert de Brandebourg (1490-1545) qui cumulait les bénéfices ecclésiastiques et notamment les sièges épiscopaux et les abbayes. Ce contexte est bien présenté dans le sermon, mais dans une perspective évidemment polémique, pour montrer le véritable pillage de l'Empire par l'Église au profit de Rome :

« On ingeroit aux peuples un sordide et honteux trafic d'indulgences ou la remission des peschés estoit venale [...]. L'or et l'argent de l'Allemagne se portoit à Rome, comme en un sac percé et un gouffre inepuisable, mesme sous pretexte du bastiment de St Pierre. »

L'argument « national » a sans doute été déterminant pour assurer le succès de cette dénonciation par Luther des pratiques ecclésiastiques. On retrouve également ce qui est un vrai point commun entre les confessions protestantes, à savoir le rôle fondamental de l'Écriture dans la détermination des éléments de foi. Aussi, la dénonciation des catholiques insiste-t-elle sur ce sujet :

« Plusieurs siecles sont passés, que l'Escriture n'estoit guere plus connue que l'Alcoran. Il y avoit seulement ès Monasteres que des bibles latines et en maisons des clercs, et encore aujourd'huy en Espagne, Italie, Sicile etc. ce seroit un prodige de voir une bible italienne ou espagnole. »

La suite du sermon montre bien que ce sont les sujets qui rassemblent luthériens et réformés, pour

former un front contre le « papisme », qui sont mis en avant, comme quand il constate qu'« on adoroit les images, on entravait la Coupe aux lays », dénonçant également l'adoration des saints et leur intercession, ou encore les confréries.

Ferry, que l'on sait féru d'histoire, connaît visiblement déjà assez bien, malgré son jeune âge (il a vingt-six ans), les événements d'octobre 1517, qu'il intègre à sa prédication, mais bien au service de la justification de la rupture, ce qui le pousse d'ailleurs à revenir sur d'autres épisodes des débuts de la Réformation et de la radicalisation de Martin Luther : le meilleur exemple est sans doute celui des disputes qui suivent la publication des thèses, notamment avec le célèbre Cajetan, au cours des années 1518-1520, aboutissant à une rupture définitive, lorsque le réformateur brûle publiquement la bulle qui condamnait ses thèses, s'excommuniant *de facto*.

Cette justification de la rupture est fondamentale dans l'argumentation de Ferry. Certes, il reconnaît qu'« il n'y eust point faute alors de gens de biens qui eussent bien voulu reformer cette Eglise », avançant l'exemple du carme « Baptiste Mantuan » (1447-1516) qui avait dénoncé les indulgences, citant une appellation de la Sorbonne contre les indulgences le 27 mars 1517, ou invoquant les

exemples d'Érasme, Reuchlin, Lefebvre d'Étaples, Clichtove, « et plusieurs autres ». Mais malgré ces précautions, il finit par dénoncer la position de ceux qui veulent réformer l'Église sans rompre : « C'estoit vouloir guérir Babylone sans en sortir ». Car il est surtout important de répondre aux controversistes catholiques qui dénoncent un schisme et une interruption de l'antiquité de l'Église. Pour Ferry, il est clair que les vrais chrétiens n'avaient pas le choix : « La verité est donc que nous sommes sortis de l'Eglise Romaine. Mais ç'a esté malgré nous. » Prouver cela nécessite d'interroger l'histoire, mais dans un sens militant, ce qui est assez fréquent¹⁶.

UNE UTILISATION MILITANTE DE L'ARGUMENT HISTORIQUE

Pour montrer que la justice de Dieu est du côté des protestants (c'est le sens du second verset commenté par Ferry), il est important de justifier cela par des faits, mais des faits qui sont interprétés et présentés de façon partisane, à des fins d'édification. Car le pasteur, même s'il fait souvent œuvre d'historien par ailleurs, est avant tout chargé de la conduite des âmes, et en l'occurrence, il cherche à justifier la foi de ses fidèles, à les rassurer, en usant de l'argument historique. Il n'en est pas à son coup d'essai, puisqu'au cours des années précédentes, il a rédigé et publié un traité latin assez érudit tentant de démontrer que la foi de certains scolastiques du Moyen Âge était conforme à la doctrine réformée, et que le passage des erreurs catholiques à l'hérésie est intervenu plus tard, causant précisément la rupture pour que les élus puissent continuer à faire leur salut¹⁷. La vision de l'histoire développée dans ce sermon est idéologique, et c'est assumé. Comme tous ses confrères et au contraire des catholiques, le pasteur considère en effet que la corruption est inhérente à toute institution humaine, et donc à l'Église elle-même. Il déclare d'entrée, et ce sera là le fondement de son interprétation de l'histoire, que

16 – Yves Krumenacker, « The use of history by French Protestants and its impact on Protestant historiography », dans Bernd-Christian Otto, Susanne Rau et Jörg Rüpke (éd.), *History and Religion : narrating a religious past*, Berlin - Boston, De Gruyter, 2015, p. 189-201 ; Philip Benedict, Hugues Daussy et Pierre-Olivier Léchoy (éd.), *L'identité huguenote. Faire mémoire et écrire l'histoire (XVI^e - XXI^e siècle)*, Genève, Droz, 2014.

17 – Paul Ferry, *Scholastici Orthodoxi Specimen. Hoc est, Salutis nostra Methodus Analytica, ex ipsis Scholasticorum veterum & recentiorum intimis iuxta normam Scripturarum adornata & instructa*, Gotstadii [Genève], apud Johannem Lambertum [Chouet], 1616. Sur les usages de l'histoire chez Paul Ferry, voir Julien Léonard, *Être pasteur au XVII^e siècle...*, *op. cit.*, p. 193-212.

la corruption de l'Église a débuté dès la mort du Christ, ce qui est une vision radicale, sans être très originale :

« Il n'est rien de si tendu qui ne se relasche, rien de si constant qui ne s'aletere, rien de si saintement et de si religieusement institué qui par l'aage de temps ne le gauchisse de son droit d'usage. Pour belle que soit l'eau d'une pierre elle se ternit en vieillissant. Et pour bien composée que soit une horloge, il s'y accueille tousjours de la poussiere autour des rouages. [...] Il n'y a donc rien au monde qui soit eternal ou qui ne soit sujet à defaillance. Et ce fatal constat s'allonge mesme jusqu'à la Religion et aux choses saintes, comme le temps y entasse de la vanité et le service de Dieu s'est en siecle à autre oublié de la pureté où il l'avoit establie luy mesme. [...] À peine est-il [Jésus] trespasé pour nous, qu'elles [les nations] s'obligerent jusques à se mettre le mystere d'iniquité desjà en train. »

Face à ce terrible postulat, qui pourrait décourager les fidèles, Ferry rappelle aussi que Dieu n'abandonne jamais ses élus :

« Dieu ayant de temps en temps suscité des hommes qui se sont opposé à sa desbauche, ont rué contre les abus, ont tant qu'ils ont pu ramener le peuple à la premiere Institution et selon que Dieu leur avoit plus ou moins donné, ont tousjours dit : il n'estoit pas ainsy du commencement. C'est ce qu'ont fait particulièrement les Vaudois depuis 4 à 5 cens ans desquels nous avons les confessions de foy semblables aux nostres et peu differentes. »

Pour le pasteur messin, comme pour bon nombre de ses confrères, trouver des ancêtres aux réformes protestantes, fussent-ils imaginaires (et c'est le cas avec les Vaudois, malgré des points communs indéniables comme la lecture de la Bible en langue

vernaculaire), est fondamental, car cela permet tout à la fois de montrer que Dieu est bien du côté des réformés en ayant suscité au cours des siècles des témoins de la vérité, mais également de répondre à l'accusation classique des catholiques sur l'antiquité de leur Église et sur leurs ancêtres¹⁸. Ainsi, la vocation extraordinaire suscitée par Dieu légitime le ministère des réformateurs, notamment celui de Luther, en montrant que d'autres l'avaient précédé, citant notamment pêle-mêle dans l'ordre chronologique (et parmi d'autres),

« un Guillaume de St Amour¹⁹, [...] un Jean Wiclef²⁰, un Cardinal Zabarello²¹, [...] un Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris²², un Jean Hus²³, un Jérôme de Prague²⁴, un Étapes²⁵, et finalement un Luther, qui l'an 1517 sur la fin d'octobre, le dernier jour cria contre les abus de la religion et ramena, vertueusement suivy de plusieurs autres, le monde à la reformation de l'Église. »

18 – Yves Krumenacker, « La généalogie imaginaire de la Réforme protestante », *Revue historique*, t. 308-2, n° 638, 2006, p. 259-289.

19 – Guillaume de Saint-Amour (1202-1272), auteur scolastique hostile aux ordres mendiants.

20 – John Wyclif (v. 1330-1384), théologien anglais ayant dénoncé la corruption de l'Église et souligné l'importance de la grâce de Dieu.

21 – Francesco Zabarella (1360-1417), spécialiste de droit canon devenu archevêque de Florence et cardinal, présent au concile de Constance.

22 – Jean Charlier, dit Jean Gerson (1363-1429), théologien mystique favorable à l'autorité des conciles œcuméniques.

23 – Jan Hus (1369-1415), théologien tchèque, réformateur ayant notamment établi la communion sous les deux espèces, l'usage des langues vernaculaires et condamné les abus de la papauté, en particulier à propos des indulgences.

24 – Jeroným Pražský (1379-1416), théologien tchèque soutenant Jan Hus.

25 – Jacques Lefèvre d'Étapes (v. 1450-1537), théologien humaniste traducteur de la Bible en français, participant aux expériences évangéliques françaises, notamment le « cercle de Meaux » dans les années 1520.

C'est sans doute parce qu'on fête le jubilé qu'il ne cite pas nommément ces « plusieurs autres », mais il pense assurément à Zwingli, Farel, Calvin, qui sont davantage ses modèles. Mais en même temps, l'argument des prédécesseurs de Luther et des « autres » qui lui emboîtent le pas est important pour les réformés qui relativisent du même coup l'importance de 1517 en replaçant la vocation de Luther dans le temps long, comme le font d'autres auteurs, à l'image du discours de promotion de Tronchin à Genève. Cela ne veut pas dire que le réformateur de Wittenberg soit minimisé, au contraire, car il permet de libérer une parole trop longtemps interdite, et Ferry insiste sur le fait que si ce jour est solennel en Allemagne, il doit l'être également chez les réformés pour célébrer

« la mémoire de cette incomparable benefice qu'il a pleu à Dieu pour lors faire au monde [...] et que nous devons faire aussy puisqu'il nous toucha autant qu'eux [...]. Jamais une si grande merveille n'avait esté faite, l'interruption du culte divin n'avoit jamais esté si longue pour recevoir ce miraculeux restablissement. »

Ferry va encore plus loin dans l'instrumentalisation de l'argument historique. Car si l'on peut comprendre la comparaison entre la sortie du « papisme » et la fin de l'exil à Babylone, il en ose une autre, s'appuyant sur un fait beaucoup plus récent et polémique :

« Nous sommes sortis de la tyrannie, de la ville des pestiférez comme les bons serviteurs du Roy firent de Paris quand la Ligue y regnoit. »

En rappelant la fuite d'Henri III hors de sa capitale en mai 1588 et le caractère rebelle de la Ligue qui tient Paris jusqu'à sa reddition devant Henri IV en mars 1594, Ferry réactive des accusations qui, théoriquement, devraient être tuées depuis l'édit de Nantes, mais qui sont au cœur de bien des dénonciations des catholiques dans les années 1610. A contrario, il n'est nulle part question des déchirements internes au protestantisme, entre luthériens et calvinistes : en ce jour solennel, l'unité de façade est garantie. L'histoire devient une arme dans la controverse confessionnelle, mais nul doute qu'à La Horgne, le retentissement auprès des catholiques doit être bien faible. C'est à ses propres fidèles que le pasteur s'adresse : il cherche à les conforter dans leur foi et à les rassurer. Ainsi, la prédication devient un vecteur de transmission de la mémoire et de l'identité réformées.

CONCLUSION

Que retenir de cette prédication ? Tout d'abord que, malgré son caractère extraordinaire et son usage intensif de l'argument historique, il s'agit bien d'un sermon, qui répond à tous les objectifs du genre en son temps²⁶. Malgré le caractère volontairement anti-« papiste », le but est avant tout d'édifier et conforter les fidèles, et le résultat de la Réformation est perçu comme la preuve que Dieu est de leur côté :

« Nous nous repaissons des fleurs des Stes Escritures, loing des traditions, des cabales et inventions des hommes, et c'est donc en ceste Eglise que nous sommes venus raconter les œuvres de Dieu et ce qu'il a fait pour nostre Salut. »

26 – Françoise Chevalier, *Prêcher sous l'édit de Nantes. La prédication réformée au XVII^e siècle en France*, Genève, Labor et Fides, 1994.

Cela justifie pleinement de rappeler la mémoire de 1517 et d'en souhaiter la poursuite, mais aussi la conversion des chrétiens jugés hérétiques :

« Dieu veuille de plus en plus bénir son œuvre, avancer la Réformation, confondre l'Antechrist & la tyrannie, éclairer les peuples de l'Église Romaine, les amener à mesme Salut avec nous, à une mesme bergerie, une mesme Église. »

Sans doute ce sermon, dont on ne retrouve pas d'équivalent en France et à Genève, est-il un signe des liens très forts entre l'Église réformée de Metz, francophone, et ses sœurs allemandes, notamment du Palatinat. Mais, plus important, il révèle l'intérêt que l'on porte dès 1617, à Metz, à l'établissement d'un front commun contre le « papisme », en rassemblant tous les protestants. Les querelles entre luthériens et réformés sont mises sous le boisseau : durant tout le reste de sa carrière, et surtout à partir des années 1650, Paul Ferry s'intéresse à ce sujet et tente de montrer que si les luthériens sont dans l'erreur sur plusieurs points, ils ne sont pas dans l'hérésie comme les catholiques, et que l'on peut donc communier avec eux²⁷. Au contraire, il est impensable de communier avec les catholiques, et cela aussi reste dans la pensée de Paul Ferry tout au long de son ministère, notamment dans son plus célèbre ouvrage, un *Catéchisme général de la Réformation* qu'il publie en 1654 sur la question, notamment, de la justification de la sortie de l'Église catholique au XVI^e siècle. Il y écrit une phrase dans la droite ligne du sermon de novembre 1617 :

« Mais au surplus, faisons voir à ceux qui nous ont chassés, que nous sommes sortis malgré nous d'avec eux, & qu'il ne tient qu'à eux que nous y retournions, en remettant la Religion en l'estat que Jesus Christ l'a laissée au monde, & que ses Apostres ont achevé de l'y former. Nous serons mesme encor quelque chose davantage, en laissant à l'Église de Rome l'honneur du premier siege, si elle reprend sa premiere Foy²⁸. »

Contrairement à ce que ses biographes ont souvent cru, l'intérêt du pasteur pour l'histoire et son usage pour le ministère n'a donc pas commencé avec les années 1640, quand il est chargé de répondre aux attaques de l'évêque suffragant Martin Meurisse.

Cette célébration de 1617 reste cependant sans lendemain à Metz. Les cérémonies ultérieures rappelant 1517 ne concernent plus que le monde luthérien, et c'est le cas au moins jusqu'au XIX^e siècle. Les Messins ne fêtent pas non plus le jubilé de la Réformation de Genève, célébré en 1635, cent ans après l'abolition de la messe dans la cité du Léman. Le jeune David Ancillon y participe, mais il est alors encore étudiant, et non encore le pasteur de sa cité natale²⁹. Tout cela donne en tout cas une grande originalité à ce dimanche 12 novembre 1617 à Metz, originalité peut-être difficile à bien comprendre après l'union des Églises nées dans le protestantisme du XVI^e siècle.

27 – Julien Léonard, « Les pasteurs et la réunion des Églises au XVII^e siècle : le cas de Paul Ferry », *Bulletin de la SHPF*, t. 156-1, 2010, p. 81-106.

28 – Paul Ferry, *Catéchisme général de la Réformation de la Religion*, Sedan, François Chayer, 1654, p. 149.

29 – Julien Léonard, *De Metz à Berlin, de la France au Refuge. Le pasteur David Ancillon (1617-1692)*, Metz, éd. des Paraiges, 2017.

page 04

Philippe Hoch
Éditorial

page 06

Laurent Commaille
François Roth (1936 - 2016)

page 10

Alain Simmer
Un témoignage carolingien sur la langue de l'espace mosellan

page 18

Julien Léonard
Célébrer la Réformation à Metz en 1617

page 32

Stéphane Hinrick
Le général de Bertier de Sauvigny (1770-1848), un royaliste au temps des révolutions

page 46

Frédéric Gaudinet
De la *Bergschule* à l'École pratique des Mines de Thionville (1901-1969)

page 64

Jean-Bernard Lang
Les dossiers d'Émile Franck, secrétaire du consistoire israélite de la Moselle (1940-1943)

36^e Journées d'Études Mosellanes (Thionville, 17 octobre 2015) :
Patrimoine bâti au Pays des Trois frontières

page 71

Bruno Touveron
Du donjon au musée. La Tour aux Puces de Thionville

page 80

Gilbert Jaeck
Sarrelouis 1680-2015. La forteresse de Vauban, de l'oubli à la redécouverte

page 83

Michel Printz
Il était une fois le château de Wendel

page 86

Kévin Gœuriot
Connaître pour agir. À propos de la « Classe Patrimoine » du collège de la Canner

page 90

Sébastien Wagner
Assemblée générale 2016 de la SHAL

page 94

Comptes rendus

Revue de recherches régionales publiée avec le concours
de la Région Grand Est – Alsace / Champagne-Ardenne / Lorraine et de la Ville de Metz

Metz
Bijlche
Pays de la Nied
Sarrelouis
Sarreguemines
Thionville